

levée dans les Pays-Bas par les Guise. Rentré à Londres, il établit la liaison entre Marie Stuart et Mendoza, ambassadeur d'Espagne, mais la saisie d'une lettre chiffrée, adressée à Marie, le trahit. Philip Howard n'avait rien à voir avec toute cette affaire.

Peu auparavant, le pauvre dément, Somerville, avait été jeté à la Tour. Son beau-père, arrêté, mourait bientôt du supplice des traîtres et le beau Leicester recevait tous les biens du supplicié. Somerville lui-même périssait étranglé, de ses propres mains ou de mains mystérieuses, dans sa prison. À cet autre drame Philip n'avait pas davantage été mêlé. Mais ces attentats à la souveraineté et à la personne de la Reine aiguisaient les suspicions envers quiconque tentait de partir à l'étranger, ou semblait tramer quelque intrigue.

Devant les négations du comte d'Arundel, l'interrogatoire se déplaça :

— Savez-vous si des Jésuites et des séminaristes sont entrés en relation avec votre femme ?

Ann était bien entrée en rapport avec le Père Weston, Jésuite déjà fameux et qui devait acquérir une grande célébrité par ses exorcismes, mais, Dieu merci, elle s'était jusqu'alors gardée d'en faire confidence à son mari. Philip put donc aisément répondre *non* à la question.

— Aviez-vous entendu parler d'une bourse contenant des grains sacrés et des papiers ?

Non, il n'avait entendu parler de cette affaire que par un valet, ces jours derniers. Ayant opposé la négation aux insinuations que comportait le questionnaire, le comte signa de sa griffe à double majuscule et d'un parafé trois fois bouclé sa déclaration : ARundel.

Le 12 janvier suivant, il envoyait une protestation au Conseil de la Reine.

elle-même les moments de ferveur catholique qu'avait connus son enfance, au temps de sa confirmation reçue de l'évêque Tunstall de Durham. Un vieux prêtre, qui vivait caché dans la maison de sa grand-mère, lui enseignait alors les bases de la foi car les *Actes de Suprématie* et d'*Uniformité* avaient déjà passé au Parlement et la persécution réalisait leurs menaces.

Treize ou quatorze ans se sont écoulés et cette persécution n'a fait que devenir plus rude. Maintenant que Lady Ann, ayant repris sa place à l'Hôtel d'Howard, peut se tenir mieux au courant des agitations du temps, il lui est aisé de s'en rendre compte.

Elizabeth et Burleigh voient dans les catholiques non seulement des réfractaires à la loi religieuse imposée, mais des alliés possibles pour l'Irlande rebelle, pour l'Écosse et l'Espagne ennemies. Tout papiste est un éventuel conspirateur. Les quelques Jésuites débarqués en cachette pour relever les croyances défaillantes sont considérés comme émissaires de l'étranger. Aux yeux de la Reine, le Pape est un souverain hostile et quiconque lui promet soumission est traître à son propre pays. Impossible de faire comprendre la suprématie purement spirituelle du Chef de l'Église à celle que souffletèrent deux Bulles d'excommunication : l'une condamnait l'union par laquelle elle vint au monde, et l'autre stigmatisant ses propres actes.

En vain le Père Campion, gradué d'Oxford, fameux par son éloquence, a-t-il rédigé une déclaration affirmant, en même temps que les convictions catholiques des Pères, leur éloignement de toute entreprise politique. Un décret contre les Jésuites cachés dans le royaume a été lancé le 3 juillet 1580 et suivi d'une persécution terrible. On arrête, on emprisonne, on torture. Les geôles de la Tour de Londres, autrefois réservées aux traîtres ou aux pires malfaiteurs, regorgent en peu de temps de papistes. Ces prisonniers, isolés de tous leurs amis, vivent de mauvais pain, de viande salée et d'eau saumâtre dans les plus infects cachots. En

province comme à Londres, les incarcérations sont innombrables.

Aucune résidence n'est sacrée. Chez les nobles comme chez les bourgeois et les gens du peuple, des troupes perquisitionnent. Malheur à qui recèle un missel, souvenir de son aïeule, ou un calice ! Aussitôt accusé d'avoir accordé refuge à des prêtres, il est arraché aux siens et jeté en prison.

Déguisés, les Jésuites parcourent les campagnes. Les catholiques les hébergent ; il arrive même que des protestants, sympathiques aux anciennes croyances mais trop craintifs pour s'y conformer, donnent asile aux prêtres avec l'espoir que Dieu leur en tiendra compte ! Les prêtres du pays trouvent un grand réconfort auprès des Jésuites, arrivés récemment du Collège de Douai ou de Rome où ils ont achevé leurs études. C'est de la doctrine « toute fraîche », dans son immutabilité, qu'apportent ces apôtres à leurs frères, obligés depuis longtemps à se suffire à eux-mêmes.

À la Cour, et si absorbants qu'y soient les plaisirs, on cause abondamment de ces questions. Le Père Campion a demandé à être entendu trois fois de suite, avec calme et impartialité, dans la défense de la doctrine catholique ; une réunion contradictoire, notamment lui permettrait de soutenir les convictions romaines devant les Conseillers de la couronne, les professeurs des deux Universités et les docteurs en droit civil et ecclésiastique.

De son côté, le Maréchal de Coin, neveu de la Reine, s'enquiert, auprès du directeur de la prison de Marshalsea qui détient plusieurs prêtres, de savoir si des papistes seraient disposés à la controverse : le Père Ralph Scherwine, que tourmente la soif du martyr, se propose avec deux compagnons et l'on accepte son offre.

Étrange procédé de préparation : à la séance la veille du jour fixé pour la controverse, le Père, transporté à la Tour de Londres,

confie ce qu'est sa vie de catholique et ce dont elle tremble : fervente dans la religion qu'elle pratique avec sa chère Margaret, elle vit cependant dans la terreur car un espionnage étroit semble l'encercler. Un valet de chambre de Lady Sackville les a continuellement guettées, elle et sa belle-sœur, pendant qu'elles se trouvaient ensemble à Chichester, quelques mois auparavant.

Elle craint et pourtant ne se doute pas qu'à l'heure où elle exprime ses inquiétudes le misérable Law a déjà consommé sa trahison. Il l'a dénoncée ainsi que Margaret par la déclaration, datée du 20 décembre 1583, dans laquelle il communique ses observations aux services spéciaux de la Reine.

Un mois après l'arrivée de Lady Ann, il a trouvé, dit-il, « un sac semblable à une bourse » contenant des feuilles de papier, un linge trempé dans du sang, des grains de verre et des pièces d'or. Les dames ont paru inquiètes mais n'ont pas réclamé le sac — ne voulant point avouer, sans doute, qu'il leur appartenait. Sont-ce là des linges sacrés ; des grains de chapelet, et des pains d'hostie ?

Lady Ann n'avait pas eu tort de trembler. La dénonciation provoqua un nouvel interrogatoire d'Arundel. Le questionnaire tendait à la fois à vérifier les accusations portées contre sa femme et à l'impliquer lui-même dans un complot récent, celui de Throckmorton.

— Étiez-vous renseigné sur les tentatives de fuite de Charles Arundel et de Lord Paget ?

— Non.

Le comte d'Arundel n'a été aucunement mêlé à la conspiration dont la conséquence a été l'arrestation et la condamnation de son cousin Charles, de Lord Paget, du comte de Northumberland et des frères Throckmorton. L'un de ces derniers, Francis, avait préparé une tentative pour le rétablissement de la religion catholique en Angleterre, sur la base d'une intervention militaire de l'Espagne ; le projet envisageait la collaboration d'une armée

l'Ambassadeur de France, est reçue dans la maison fleurie et parée, achetée jadis par Thomas de Norfolk; elle fait honneur à la délicatesse des mets, écoute les compliments, sourit à tous. Elle est affable et même familière. Rien n'a changé dans ses manières vis-à-vis de son cher Philip.

Deux jours plus tard, le comte d'Arundel, par ordre de la Reine, est constitué prisonnier chez lui! Que s'est-il passé? Quelqu'un l'a-t-il trahi dans ces quarante-huit heures ou bien la visite d'Elizabeth n'a-t-elle été qu'un jeu de grand félin?

C'est en décembre 1583. Une vive agitation règne la Cour depuis la tentative de John Somerville qui, pris de folie, voulut tuer la Reine. Tout complot, toute menace à la sécurité d'Elizabeth amènent une répercussion sur le sort des papistes, toujours soupçonnés d'entretenir les machinations. Le bruit a plus d'une fois couru d'une ligue entre les princes catholiques, dont Philippe II, jadis évincé comme prétendant de la Reine, et le Pape de Rome. Les Jésuites, qui peu à peu sont venus de Douai à la suite des Pères Campion et Parsons, sont considérés comme de dangereux émissaires. Un nouveau venu, le Père Weston, semble réussir dans son apostolat mieux que tous les autres: que cache cet insolent succès?... À tout hasard, il faut redoubler de sévérité.

Le comte d'Arundel subit chez lui, étant gardé à vue, un long interrogatoire. Il est trop nouveau dans la foi pour avoir grand'chose à cacher dans son passé. Aussi les réponses sont-elles satisfaisantes et Philip est relâché. Dure corvée pour lui que de reprendre son service à la Cour, mais la moindre abstention ferait tomber sur lui et les siens la terrible menace.

Cette menace, cependant, ne fait que hâter, chez Philip, la mise en pratique de ses convictions. Cette fois, il se confie à Ann, revenue en toute hâte du château d'Arundel où elle séjournait. Radieuse et apeurée, elle entend l'aveu qu'elle n'osait espérer et, tout aussitôt, dans son joli mélange de hardiesse et d'effroi, elle lui

est mis à la torture! Par d'horribles tourments on essaie de lui arracher des aveux compromettants, en réponse aux questions qui révèlent les soucis de la couronne:

— Pourquoi le Pape vous a-t-il envoyés en Angleterre? Êtes-vous en relation avec les Écossais? Quels sont vos rapports avec l'Irlande?

On cherche aussi à lui faire trahir ceux qui donnent asile aux prêtres catholiques et ces prêtres même, ses amis, le Père Parsons, le Père Campion... Ceux-ci, à l'heure où le Père Scherwine subit la question, se multiplient pour le service de la foi: le premier installe en secret, et par des prodiges d'habileté, une imprimerie aux environs de Londres, dans le but de publier des réfutations aux pamphlets que rédigent les prédicants réformés; le second court la campagne en costume civil, espionné, traqué, et toujours échappant aux poursuites grâce à la complicité des catholiques. Les deux Jésuites font un curieux contraste et leurs formes d'apostolat se complètent: le Père Parsons est prudent, diplomate, et ses plans sont longuement élaborés; l'enthousiasme ne compromet jamais ses calculs; le Père Campion, discret et doux, déborde d'ardeur et sa parole est de feu.

On comprend l'inquiétude d'une Cour, attachée à la religion réformée et portée à chercher des dessous politiques à l'apostolat de toute autre doctrine, devant le réveil provoqué dans les consciences par l'influence de ces deux hommes entre les autres apôtres catholiques. Les convictions anglicanes ne sont pas si anciennes qu'on puisse s'y reposer en toute confiance. La plus grande partie de la noblesse professait le catholicisme lors de l'avènement d'Elizabeth: bien des conversions n'ont été que des attitudes, adoptées sous l'empire de l'intérêt ou de la frayeur.

Les vieux ont des souvenirs. Les jeunes se passionnent pour la controverse. Et cela n'est pas sans danger...

Dépistés dans leurs essais d'impressions, les Pères déménagent

sans donner l'éveil. Au milieu des bois, à vingt milles de Londres, la veuve Cecilia Stonor possède un domaine qui peut faire un très sûr asile : elle les y accueille et Étienne Brinkley imprime les « Dix raisons pour la défense de la foi » rédigées par le Père Campion au cours de ses pérégrinations.

Le Gouvernement s'énerve et ordonne des recherches plus actives. Comme le Père Scherwine, un autre prêtre, Alexandre Briant, est mis à la question. On l'a laissé agoniser de faim parce qu'il se refusait à des révélations sur le Père Parsons ; on lui enfonce maintenant dès aiguilles sous les ongles : il raille ses bourreaux. Jeté dans l'horrible cachot, tombeau avant la lettre, qui porte le nom de *Puits* ; il est étendu trois fois sur le chevalet. Après la torture et ne pouvant plus mouvoir aucun membre, il demeure quinze jours durant, tout habillé, sur le carcan, supplicé par ses souffrances : il raille encore.

Note caractéristique de l'héroïsme anglais que cet invincible humour. Trente ans plus tard, le Père Ogilvie, martyr d'Écosse, déconcertera ses bourreaux par des facéties :

— Monsieur Ogilvie, lui dit un ministre presbytérien, vous êtes un homme courageux et j'en voudrais beaucoup comme vous qui me suivent ; je saurais m'en servir utilement.

— J'aimerais mieux suivre le bourreau à la potence, Monsieur Knox, car vous allez tout droit au diable.

— C'est à moi, Monsieur, que vous osez parler ainsi ?

— Excusez-moi, Monsieur, j'ignore les manières de la Cour...

Pendant que les martyrs souffrent pour la foi, pour la même foi les « Dix raisons » s'impriment, et bientôt l'ouvrage de défense catholique court l'Angleterre. À l'ouverture de la Grande Séance académique d'Oxford, un prêtre, William Hertley, remet la brochure aux étudiants. Ceux-ci la dévorent, car ils sont passionnés de controverse religieuse. Beaucoup prennent position pour la doctrine qu'elle défend.

contre le catholique duc de Guise. Plus ouvertement, depuis l'assassinat de Guillaume d'Orange, elle soutenait par les armes la révolte des Provinces-Unies des Pays-Bas contre le duc de Parme.

Traverser le détroit était donc, pour les frères Howard, s'ouvrir tous les espoirs et tous les périls. Des catholiques, des amis leur tendaient les bras, des alliances allaient leur être proposées ; mais tout allié pouvait être un conspirateur et les engager, au moins en apparence, dans le réseau des tractations et des complots.

Pendant que les frères organisaient le départ du secrétaire, la joie rentra chez le comte d'Arundel avec le retour de sa femme, enfin libérée.

— Lord Philip, mon cher mari, je vous présente votre fille.

Il serait doux de répondre :

— Lady Ann, ma très douce femme, en retour de ce cher petit enfant que vous m'apportez, recevez une grande confiance...

Ann serait éblouie de bonheur. Philip catholique ! Après avoir tant pleuré ses folies, après avoir tellement craint son courroux, apprendre qu'il croit à ce qu'elle croit, qu'il va professer ce qu'elle veut professer !... Mais Philip, qui se sent épié et tient à garder le plus grand mystère sur son projet de départ, retarde la confiance.

Brusquement la foudre tombe. John Mumford n'a pas franchi la mer. Il a été arrêté à Hull par les espions de la Reine. C'est non seulement l'espoir anéanti, mais le projet éventé et la suspicion jetée sur Arundel et sur son frère. Que sera demain ?

Demain sera une fête. Elizabeth, contre toute prévision, a annoncé sa visite au comte d'Arundel ! Il lui convient d'être reçue à l'Hôtel des Howard.

— Aurions-nous échappé au péril ?... Il faut que la réception soit splendide.

Jamais visiteuse ne fut mieux accueillie. Jamais souveraine ne fut plus charmante. Elizabeth, qui s'est fait accompagner par

Les plans furent établis sur cette base et, peu de temps après, Mumford partait pour le port de Hull, à dessein de faire voile vers les Flandres.

Soutenus par le futur Cardinal Allen, fondateur du Séminaire de Douai, puis directeur du Collège de Reims, les catholiques anglais obligés de fuir le sectarisme d'Elizabeth entretenaient des rapports avec ceux de leurs frères restés en Angleterre. Certains d'entre eux, nous l'avons vu, espéraient du secours de la part de l'Espagne sous différentes formes : soit que Philippe II fournisse assistance à Marie Stuart toujours captive, soit qu'il impose à main armée un régime de tolérance religieuse à Elizabeth.

C'étaient là les projets des plus audacieux qui, d'ailleurs, ne voyaient nulle trahison dans le fait d'attirer l'intervention étrangère dans leur pays. Le patriotisme d'alors ne consistait pas dans le culte de la « nation » encadrée par d'intangibles frontières, mais dans la fidélité à la religion, et au souverain ou à la souveraine. Or, pour plus d'un, Elizabeth, hérétique et née hors des lois du mariage, était l'usurpatrice ; et Marie Stuart, seule, avait droit de régner sur l'Angleterre.

De ces convictions naissaient les fameuses conspirations, dont beaucoup ne tendaient qu'à rétablir Marie en Écosse où son malheureux enfant, proclamé Jacques VI, passait de main en main : car la plupart des catholiques en Angleterre comme Outre-Manche, s'inclinant devant le régime établi, restaient soumis à Elizabeth, Reine d'Angleterre reconnue par Mary Tudor, qui l'avait précédée. La condamnation du Pape valait en principe, mais il était généralement admis que les faits rendaient impossible son application présente et nombre de catholiques vivaient même en dehors de toute conspiration.

Aussi, Elizabeth ne se gênait pas pour mener chez les autres les sourdes campagnes qu'elle redoutait tant dans son royaume. Ses fonds entretenaient les huguenots de France dans leurs luttes

Aussi, lorsque Campion, espionné, poursuivi, harcelé, trouve moyen de prêcher à Lyford, plus de soixante étudiants d'Oxford viennent-ils l'entendre.

À la Cour montent une curiosité et une exaspération : curiosité des nobles nonchalants comme Philip, comte d'Arundel ; exaspération de la Reine et de son Conseil. Des bruits circulent, que les faits ont bientôt démentis. On affirme que les prisonniers, mis à la torture, ont dénoncé Parsons et divulgué le lieu de son imprimerie. Mais quelques jours plus tard, des pamphlets, sortis de l'imprimerie mystérieuse, démontrent que celle-ci subsiste et que son directeur n'est pas pris.

— En effet, susurre aussitôt la rumeur de Cour, ce n'est point Parsons que ses frères ont trahi : c'est Campion. Et l'on apprend que ledit P. Campion, courant toujours la campagne, a prêché dans le Lancashire pour préparer la fête de Pâques. Son auditoire a été considérable. Quantité de gens de distinction ont passé la nuit dans des granges à foin du pays où on le savait caché, afin d'être prêts à l'entendre dès l'aube. Il a prêché sur le Jugement dernier, il a prêché sur l'*Ave Maria*...

Les prédicants réformés grincent des dents. Les courtisans s'amuse.

— Ce Campion ne manque pas de piquant !

À l'Hôtel d'Howard, les visiteurs content au maître de la maison les extraordinaires aventures du Père. Ce sont d'attrayants sujets pour la table.

— Il faillit être pris à Blains-cough-Hall, chez M. Worthington.

— Ce Worthington est donc un papiste ?

— Un damné papiste ! Mais écoutez comment s'en tira le prêtre Campion...

— Par quel tour, ou quel sortilège ?

— Par un bain, mes amis !

— Un bain, en vérité ? Y fit-il peau neuve, laissant sa pelure de

papiste au fond de la baignoire ?

— Non point. Il garda sa peau ! Les papistes sont de corne et de cuir. Mais quand les émissaires de Lord Burleigh pénétrèrent sur le domaine pour le découvrir, une servante, affolée, le poussa de toute sa force dans l'étang.

— Dans l'étang ? Grand bien lui fasse ! Il s'y noya ?

— Sot garçon que vous êtes ! Un papiste ne se noie, ni ne se brûle : le diable le fait respirer dans l'eau et glisser dans le feu. Campion resta enfoui dans la vase, jusqu'au départ des espions de Burleigh. Il en sortit alors, souillé, crasseux, en bonne livrée de papiste, mais vivant comme mon cheval un jour de tournoi.

Et tous de rire, y compris Philip. Lady Ann, bouleversée, écoutait, sa pâle figure figée dans l'émoi. Puis sa poitrine se soulevait et, intérieurement, elle rendait grâce.

— Ces gens sont braves, disait pensivement Philip.

Ann se taisait encore : pourtant l'estime du comte pour ceux qui risquaient chaque jour leur vie lui était douce au cœur.

Mais l'étourdissant cartel du mois de mai, en cette année 1581, accaparait les pensées de Philip d'Arundel : briller devant la Reine était autrement important que de suivre les péripéties des papistes.

de leurs cœurs. Avec Margaret et Ann, ils ne font plus qu'un maintenant dans la foi.

— Voici encore un coquin de petit papiste, crie jovialement Willie, comme on apporte son fils en longue robe brodée. Et j'espère bien que ce bébé catholique sera suivi d'une douzaine d'autres !

Il redevient grave cependant, devant les difficultés de la situation.

— Mon vieux camarade, quelle figure allez-vous faire à la Cour, sous cette veste retournée ? Vous ne pensez pas dissimuler vos convictions, je suppose ? Mais notre douce souveraine, en découvrant la vérité, pourrait bien vous expédier à la Tour de Londres et Lord Burleigh, du haut de sa mule, vous regardera partir sans sourciller. Ici même, je ne me sens guère en sûreté, voyez-vous. En ce temps diabolique, on ne peut faire un pas sans deviner un espion à ses trousses. Voyons un peu...

Longtemps, les deux frères discutent, pesant les risques et les espoirs, formant des plans prudents ou audacieux. Le seul terrain sûr pour les catholiques est actuellement outre-Manche. Ne pourraient-ils s'y transporter auprès des émigrés dont certains passèrent la mer, sous la sauvegarde de l'Ambassadeur d'Espagne dès le début du règne ?

— Quitter la chère vieille Angleterre, Willie, ce sera dur !

— Moisir et pourrir dans les cachots de la Tour serait plus dur encore. Allons, ce n'est pas pour rien qu'on me nomme le Hardi : organisons notre expédition qui, elle-même, n'est pas sans risque. N'avez-vous pas quelque serviteur intelligent et dévoué qui soit pour le pape ?

— Mumford, peut-être, mon secrétaire...

— Pourquoi ne s'embarquerait-il pas pour nous préparer les voies ? Il lui sera, plus qu'à nous, facile de glisser entre les filets d'espionnage de Burleigh...

frère, les mains tendues et son bon visage tout souriant de plaisir.

— Allez-vous m'apprendre que notre Lady Ann est délivrée ?

— Ann est toujours à Wiston, sous la garde de Shirley. Mais, vieux Will, j'ai quelque chose de grave à vous apprendre. Laissez-moi vous l'expliquer et ne vous fâchez pas.

Philip raconte à son frère ses hésitations, son attirance et le serment que ses ancêtres lui ont arraché dans la galerie des Arundel. Malgré ses prérogatives d'aîné de la famille, il redoute quelque peu l'opinion de William.

Certes le bon Will ne se fâche pas. Un curieux mélange de perplexité et de jubilation lui fait lever les sourcils et briller les yeux :

— Quoi ! Vous aussi, Philip, après notre petite sœur Megg ! Eh bien, cher garçon, vous venez à point pour recevoir les confidences que je ne vous faisais pas, par crainte de vous gêner de leur poids dans votre attitude à la Cour.

— Willie, en vérité, seriez-vous catholique ?

Non, Willie n'est pas catholique encore, mais il se sent attiré par cette religion qui a conquis Margaret. Il s'interroge, il cherche, il tâtonne : l'aveu de Philip vient singulièrement à point pour l'aider.

Un échange de vues très suivi s'établit dès lors entre les deux frères. Le comte prêta à son frère un ouvrage récent du docteur Allen, qui acheva d'éclairer William Howard. Lorsque l'aîné revint, anxieux de savoir ce que la lecture du livre avait produit sur l'esprit de son cadet, toute perplexité avait disparu du bon visage : des petits plis du front jusqu'aux angles des lèvres, la jubilation avait conquis tout le terrain.

— Cher vieux Philip, donnez-moi l'accolade ! Je suis catholique de cœur et le serai bientôt de fait, mon frère bien-aimé.

Ils sont dans les bras l'un de l'autre, tout au bonheur de cette union d'âmes qui complète la si chaude union de leurs esprits et

CHAPITRE VI

LES CURIOSITÉS DE PHILIP

Une douceur est entrée dans la vie du comte Philip, une éclaircie a percé les fourrés de ses vanités depuis que s'est installée — oh ! bien discrètement — Lady Ann au Palais des Howard.

Elle est si patiente et si réservée, la pensive comtesse, que rien en sa personne ne choque, ni ne lasse. Mais quelle est la pensée enclose derrière son front un peu têtue, que raye, entre les yeux, une ride légère ? Philip, qui ne s'est jamais soucié de ce visage dépourvu de beauté classique, est intrigué par la petite ride : il voudrait deviner ce qu'elle révèle, mais n'y parvient pas, faute de suffisamment s'y attarder.

Comte d'Arundel, prenez garde ! La curiosité est en vous, un jour viendra bientôt où elle vous lancinera et portera de vive force sur les autres et même sur les idées l'intérêt que vous ne réserviez jusqu'ici qu'à vous-même.

Philip, cependant, mène une agréable vie, entre la Reine qui semble vraiment le chérir, et sa femme dont il apprécie au logis l'intelligente et douce compagnie. Son oncle Henry Howard, comte de Northampton, trouble bien, de temps à autre, cette quiétude en lui reprochant sa vie de courtisan :

— Philip, avez-vous oublié de qui vous êtes le fils ?

— Je suis le fils du très noble duc de Norfolk dont j'ai peu à peu reconquis la situation à la Cour. J'ai réalisé les rêves de grandeur qu'il faisait pour moi.

— Vous êtes le fils d'une victime de la Reine, Philip Howard !

— Mon père, hélas, avait déplu à la Reine par sa conduite...

— La conduite de mon frère était pure. Il a jusqu'au bout protesté de son innocence.

— Entre ma Reine et mon Père, puis-je être juge ?

— Entre l'absolutisme et l'une de ses victimes, pouvez-vous hésiter ?

Le comte d'Arundel chasse de son mieux l'importun souvenir. L'heure n'est pas de s'engourdir dans les scrupules, car la Cour prépare des réceptions étourdissantes pour François d'Alençon, devenu duc d'Anjou, la *Grenouille* de la Reine. Philip ne laissera pas le caprice d'Elizabeth pour cet avorton dégénérer en passion...

— Comte d'Arundel, savez-vous la nouvelle ?

Philip releva le front, heureux d'un prétexte pour se dégager des souvenirs et, des yeux seulement, interrogea qui l'interpellait.

— Il est capturé !

— Qui donc ?

— Edmund Campion ! La bête noire de Burleigh... le cauchemar de la Reine...

— En vérité...

— On l'a trouvé, mon cher, dans un mur ! Il venait de prêcher à Lyford ; il s'est arrêté chez des amis où on l'avait, paraît-il, supplié de venir parler. Un certain George Elliot l'a dénoncé et recherché. On ne pouvait le trouver, le croiriez-vous ? C'est Elliot qui a découvert que le mur sonnait creux. Coup de filet ! Campion, trois autres prêtres, plusieurs nobles, deux fermiers... la troupe qui les amène à Londres est en route.

Triste cortège. Les prêtres, traités en parjures, font leur entrée à Londres liés à des chevaux : les coudes attachés au dos, les mains en avant, les pieds fixés sous le ventre des montures, ils sont offerts aux risées de la foule, massée sur le parcours. C'est jour de marché, aux environs de Londres, et les badauds sont innombrables qui lancent des sarcasmes aux malheureux. Bien que la Réforme ait surtout pénétré l'aristocratie anglaise, le peuple s'est laissé persuader que les catholiques sont les ennemis de l'Angleterre. Il est sans pitié, dans certaines régions, pour ceux qu'il flétrit du nom de « papistes ».

CHAPITRE IX

LES DEUX VISAGES D'ELIZABETH

Walter Scott a rendu célèbre William Howard, le frère de Philip, en le décrivant assez librement sous le pseudonyme de Bilted Will. Cet Howard, né du second mariage du duc de Norfolk, devait prêter aux légendes car, en son temps même, celles-ci tirent cortège à son nom, « Willie le Hardi », époux de « Bessie au large douaire », vécut cependant d'une façon patriarcale, la plus grande partie de sa vie, au milieu de ses dix enfants, bon administrateur de ses terres et fin collectionneur en manuscrits. Mais il avait auparavant passé à plusieurs reprises par les prisons de la Reine.

Fiancé à la sœur de Lady Ann, Elizabeth Dacre (la petite Bess), il avait épousé la jeune fille vers l'époque où Philip faisait son entrée à la Cour et, meilleur mari que son frère, était allé vivre avec sa femme dans leur maison du Middlesex. Là Bessie avait mis au monde son fils aîné à la fin de l'année 1581.

Philip n'avait pas de secret pour son frère. Encore bouleversé par le changement qui venait de s'opérer en lui-même, il partit pour en faire part à William.

Il ne s'agissait pas seulement d'une confiance : le comte, en effet, ne s'illusionnait guère sur les conséquences de sa conversion. Trop convaincu pour dissimuler longtemps sa foi catholique à la Cour, Philip quelquefois encore accompagnera Elizabeth aux offices protestants, pour se donner le temps de préparer une retraite, mais cette attitude aura tôt fait de révolter sa droiture. Dès ces premiers jours dans la foi, il sentit qu'il ne pourrait garder le masque. Willie était de bon conseil : il alla consulter Willie.

— Vous voici échappé à la solitude d'Arundel, Philip, quel bon vent vous amène ?

William Howard, alors dans sa maison de Londres, accueille son

Le comte d'Arundel erre dans la campagne sans voir le salut des roseaux dont les têtes surgissent en touffes de l'eau paisible. À pas lents, il regagne le château, mettant ses pas dans les pas dont Lady Ann marquait le sable au temps de sa solitude. Il gravit les pentes, monte les marches de pierre et pénètre dans la fameuse galerie que la génération suivante ornera des plus beaux marbres de la Grèce.

Dehors, le vent de mer fait d'étranges confidences aux hêtres pourpres, des confidences dont, longtemps, chuchote le feuillage.

Philip Howard suit, d'arcade en arcade, l'interminable galerie. Une ombre du passé se détache du mur, de place en place, et le regarde. Voici son grand-père, le comte d'Arundel, qui recueillit la femme de son petit-fils et déshérita celui-ci ; il fut partisan et dévoué serviteur de Mary la Catholique, sympathique à Marie, Reine d'Écosse, et mérita la disgrâce pour ses tendances romaines. Voici Edmund Fitzalan, premier comte d'Arundel ou d'Arundell, comme on écrivait alors. Voici la mère d'Edmund, la belle Alisona, italienne de naissance et bien latine dans sa foi.

Voici même, plus vivante, plus proche, la jeune comtesse Ann dont la présence semble familière aux aïeux de son mari, qu'elle n'a jamais connus. Et ce tout menu bébé dont la mère joint déjà les menottes, c'est Elizabeth la nouvelle-née, fille de Philip, dont le nom et le baptême protestant sanctionnent l'aveugle attachement de son père à la Reine...

— Philip, veux-tu me suivre ?

Jamais la Voix n'a résonné si fort. Les voûtes du palais la répercutent. Le vent la fait résonner dans les hêtres. Les fantômes la répètent sur le ton anxieux du vent de la mer.

— Philip, veux-tu me suivre, me suivre jusqu'au bout ?

— Oui, Seigneur, je le veux !

Le comte d'Arundel, debout, les bras en croix, a lancé le serment.

Sir Owen Hopton, intendant de la Tour de Londres, n'a pas le cœur plus tendre : il fait jeter Champion dans un ignoble cachot, fosse sans jour et sans air où le prisonnier ne peut, faute d'espace, ni rester debout, ni s'étendre. Ironiquement, on donne à ce trou d'ombre le nom de « Petite commodité ». Après trois jours de supplice, le jésuite voit s'ouvrir la lourde porte qui le mure vivant.

Des torches éclairent vaguement les méandres de la Tour. C'est la noire nuit. Au pied des bâtiments, la Tamise coule et clapote en heurtant le mur. Les gardiens poussent le captif dans une barque et celle-ci file au cours de l'eau. Le Père Champion, détendant un peu ses membres torturés de crampes, prie en silence.

C'est au palais de Leicester que le conduit la barque et le comte Robert Dudley le reçoit en personne, non sans bienveillance. Un interrogatoire va commencer où la Reine elle-même questionnera le Jésuite :

— Êtes-vous d'avis que le Pape puisse m'excommunier et me déposer ?

Campion ne cesse de protester de sa fidélité à la Reine, considérée comme chef temporel :

— Je reconnais Son Altesse pour ma princesse souveraine... Je reconnais Sa Majesté pour ma Reine, tant de droit que de fait... Je professe devoir obéissance à la couronne comme au prince et chef temporel...

La Reine paraît satisfaite. Mais combien elle redoute le souverain spirituel qui ne craint pas de lancer contre elle l'anathème ! Elle offre à Champion la vie, la liberté, la richesse, les honneurs..., mais il abjurera le papisme.

Le Père refuse.

Dans l'œil de la Reine un regard aigu a exprimé l'arrêt de mort. Va-t-elle faire anéantir sur place l'impudent?... Non. Il faut tenter d'abord de le séduire. Elle le renvoie à la Tour, avec des

instructions pour qu'il y soit mieux traité. Et Owen Hopton, soudain changé, se fait prévenant pour le fléchir.

On fait courir le faux bruit de son abjuration. Il l'apprend et proteste. Alors, c'est la torture. Étendu sur le chevalet, il sent ses os craquer sous la torsion des cordes qui étirent affreusement ses membres. Longue séance d'horreur qui le laisse le corps brisé.

Alors, sans lui fournir aucune documentation, sans lui permettre aucune préparation, on le transporte avec ses compagnons également torturés dans la chapelle de la Tour pour une séance de controverse !

Les Grands de la Cour sont là, singulièrement alléchés par le tournoi religieux qui s'apprête. Ils contemplent avec quelque étonnement ce Campion qui, depuis des mois, dérouté les espions et brave les arrêts de la Reine et, devant la faiblesse où l'a plongé la torture, haussent les épaules en songeant :

— Le pauvre diable ne pourra défendre sa cause.

Philip Howard présent à cette séance, s'est d'abord senti oppressé par le souvenir de son Père, exécuté à la Tour et dont le corps repose en cette chapelle même. Les paroles de son oncle lui reviennent en mémoire et l'isolent en cet instant du groupe des courtisans :

— Vous êtes le fils d'une victime de la Reine, Philip Howard !

Cet oncle qui secoue la conscience du comte d'Arundel et agite ses souvenirs croit aux doctrines que va soutenir Campion. Philip devient attentif. Que va dire, de cette religion qu'il connaît mal, le prisonnier apporté à la chapelle dans un lamentable état ? Cette bouche encore crispée d'avoir contenu des cris de douleur saura-t-elle articuler les mots qu'elle lançait avec tant d'ardeur dans les châteaux et dans les fermes, deux mois auparavant ?

La chaleur de cette journée d'août est intolérable. Les assistants eux-mêmes en sont incommodés. Les doyens protestants de

Il se sent d'autant moins excusable que le souvenir, longtemps étouffé, lui revient de lointaines curiosités, de vagues scrupules, chassés presque aussitôt que conçus. Plusieurs années avant d'entendre le Père Campion défendre la foi catholique, le comte de Surrey avait senti un trouble le saisir au milieu du vertige de la Cour. Le trouble augmentant, il avait été jusqu'à prier Charles Arundel de le mettre en rapport avec quelque homme instruit des choses religieuses ; et son parent lui avait amené un prêtre catholique, M. Steyens.

Qu'a-t-il retiré de ses conversations avec le ministre de Dieu ? Peut-être ses réflexions l'ont-elles préparé à remplir avec gravité et conscience les fonctions qui lui sont échues un peu plus tard : celle de Commissaire à la cité de Chichester, celle de membre de la Chambre des Lords... Mais la profonde réforme morale, l'a-t-il entreprise ? Mais le point crucial, s'y est-il attardé ?

Philip secoue le lancinant souci. Il circule dans la campagne, s'essaie à être bon à la manière de la comtesse Ann dont le souvenir jaillit ici de chaque mesure. Toujours porté à se fuir lui-même, il cherche à s'étourdir dans le bien, comme auparavant il s'enivrait de plaisir. Mais les bonnes œuvres n'engourdisent pas la conscience : elles la stimulent.

— Philip, veux-tu me suivre ?

— Seigneur, j'essaie de suivre votre loi d'amour.

— Philip, veux-tu me suivre jusqu'au bout ?

La sueur perle au front du comte. Ce « jusqu'au bout », c'est la profession de foi catholique, c'est l'acceptation de tous les risques : arrestation, confiscation des biens par la mise hors la loi, torture peut-être et peut-être mort au gibet... Il évoque l'horrible fin de Campion, de Scherwine et de Briant, celle un peu plus ancienne du prêtre Cuthbert Maine, convaincu d'avoir dit la messe et exécuté avec les mêmes raffinements. Ah ! l'horreur de cette mort ignominieuse et cruelle, quand elle vous apparaît à vingt-six ans !

d'échappatoire; aucun moyen de s'étourdir; nul bruit pour étouffer le son de la Voix qui posait l'inéluctable question :

— Philip, veux-tu me suivre ?

— Seigneur, je ne vous ai jamais renié...

— Ne m'as-tu pas renié dans les dissipations de ton adolescence, lorsque fort de ta richesse et de tes titres, tu t'insurgeais contre tes maîtres de Cambridge ?

— J'étais alors un enfant...

— Ne m'as-tu pas renié, Philip, lorsqu'oubliant de la mort de ton père, tu as brigué les faveurs et jusqu'aux familiarités de la Reine, mettant ton ambition à devenir, non seulement son protégé, mais davantage et pire ?

— Seigneur, la Reine m'avait distingué. Que peut faire un pauvre courtisan que sa souveraine regarde avec trop de bonté ?

Mais la Voix continue, inexorable :

— Ne m'as-tu pas renié, lorsque, parjure à tes serments et méprisant tes charges, tu as abandonné ta femme et dévoré son bien ?

— J'ai en grand tort, ô Dieu, et je m'en repens. Vous m'avez châtié en me laissant ravir celle que j'avais trahie. Mais tout cela fut péché, non point reniement.

— Le reniement complet, tu l'as prononcé en embrassant l'hérésie, imposée au peuple anglais par le caprice d'un Roi.

— J'ai embrassé la religion de mon père.

— Cette religion, l'as-tu jamais, la sachant de fraîche date, contrôlée par l'étude ?

— J'ai assisté aux controverses du Père Campion et des archevêques, en la chapelle de la Tour...

— De ces controverses, qu'as-tu tiré pour la recherche de la Vérité ?

Le comte d'Arundel ne trouve pas de réponse à cette question à laquelle aboutit le mystérieux dialogue. Depuis un an qu'il est entré dans l'inquiétude, qu'a-t-il fait pour atteindre la Vérité ?

Windsor et de Saint-Paul, qui vont discuter avec le Jésuite, semblent légèrement accablés. La controverse commence.

Sans un ouvrage, sans une brochure, le Père Campion défend sa foi. Ses arguments sont solides et habiles. Plus d'une fois, les protestants perdent pied et les assistants, par respect pour la Reine – ou par crainte – retiennent le sourire qui leur vient aux lèvres, dans ce mépris qu'ont les grands pour les docteurs... À cette séance en succédera une autre; puis une autre. Les tortures suivront les tortures.

— Cet homme, s'écrie Lord Hunsdon, Chambellan de la Reine, se laisserait arracher le cœur de la poitrine plutôt qu'une parole de la bouche contre sa conscience !

Le martyr chante le *Te Deum* pendant que, de la salle de torture, on le ramène à la prison. Mais il ne peut plus se tenir debout ni se redresser pour s'asseoir :

« On dit que les éléphants, une fois couchés ne peuvent plus se relever : il en est ainsi de moi », écrit-il plaisamment.

La Reine – est-ce parce qu'elle est femme ou parce qu'elle craint l'impopularité? – finit par se fâcher devant le zèle d'Hopton, Lieutenant de la Tour, et de Walsingham, Secrétaire d'État, dans l'application de la torture :

— Vous faites si bien par vos cruautés qu'on m'appelle la Jézabel anglaise : le peuple me regarde comme un animal féroce.

Elizabeth est d'intelligence trop fine pour se complaire aux supplices qui arrachent des aveux plus ou moins exacts, souvent rétractés dans la suite. La persuasion, la corruption, voire la lente usure sont ses armes familières.

Les cruautés d'Owen ni la ténacité de la Reine ne vaincront cependant la résistance qu'offre le Père Campion aux tortures et aux séductions.

Traduit avec le Père Scherwine et cinq autres prêtres, le 14

novembre 1581, il comparait à Westminster-Hall dans un tel état d'épuisement qu'on se demande comment il vit encore. Il faut qu'on soulève son bras, désarticulé par la torture, pour lui faire prêter serment. Le procès se déroule le 20 novembre ; les accusés sont condamnés à mourir de la mort des traîtres : écartèlement, pendaison, éventrement.

De sa voix éteinte par les souffrances, le Père Edmund lance un suprême *Te Deum*, auquel répondent les autres. Une émotion court dans le public. Rapidement ou éloigne les condamnés. Ils seront exécutés dix jours plus tard à Tyburn.

...Le Père Campion est mort, mais sa foi reste vivante en Angleterre, nourrie de tout le sang qu'il a versé.

Le comte d'Arundel est sorti songeur de la séance de controverse. L'héroïsme du Jésuite l'a étonné. Ses arguments le troublent. Tout, cependant, combat en Philip ce soudain intérêt pour le catholicisme : sa première éducation ; le vœu même de son père mourant qui, s'il l'a adjuré de servir et craindre Dieu par-dessus toutes choses, a insisté pour que ce soit dans la religion réformée ; l'esprit de la Cour ; la faveur de la Reine ; et jusqu'à ce goût du faste et de la jouissance qui estompent pour Philip la gravité de la vie.

Il chasse comme une mouche importune la pensée qui l'obsède et rentre en sa demeure pour y songer en paix aux moyens de conserver son pouvoir sur la Reine, pendant le séjour des trop séduisants Français débarquant en Angleterre avec le duc François.

Dans le hall, il croise la comtesse Ann, qui reconduit avec sa charmante simplicité sa belle-sœur Margaret, devenue par son mariage Margaret Sackville, comtesse de Dorset. Les deux jeunes femmes sont tendrement unies. Philip, cependant, est surpris du ton mystérieux des propos qu'elles échangent tout bas, en

CHAPITRE VIII

LE SERMENT DANS LA GALERIE

Le château d'Arundel campe une bien fière silhouette qu'on peut voir encore de nos jours, sur l'éminence qui domine la vallée de la rivière Arun à quelque distance de la côte.

Au temps d'Elizabeth, il dressait déjà depuis quatre siècles son hardi donjon parmi les frondaisons du parc, et, si ses bâtiments du x^e siècle, meurtris par les assauts d'Henri I^{er} en 1102, donnaient à son aspect plus de sévérité qu'il n'en garde aujourd'hui, la souriante campagne alentour adoucissait de son cadre la rigidité de ses constructions.

Les bouquets d'arbres dont les feuilles grésillent sous le vent de la mer peu éloignée, les prairies que de faibles vallonnements rendent moelleuses à la vue, les sinuosités de l'Arun et de la Mole, l'une courant à la mer et l'autre à la Tamise, environnaient comme à présent les fermes attenantes, faisant de ce domaine un incomparable lieu de repos.

Des réceptions avaient bien illuminé le château, aplati les pelouses et saccagé quelques bosquets pour le plaisir d'Elizabeth et la réussite de son favori, mais le plus souvent, la vieille propriété offrait à Philip Howard un asile de paix où se détendre, dans d'immenses espaces, des agitations de la Cour.

Dès qu'il put quitter Londres, il vint s'y installer pendant l'exil de sa femme, seul dans les immenses galeries à arcades donnant sur la campagne, seul dans les méandres du parc qui descend en pente douce vers la rivière, seul encore dans la chapelle des Fitzalan où avaient prié les ascendants catholiques de sa mère.

C'était sans doute la première fois que Philip Howard, arraché à la griserie de la Cour, trouvait le temps de méditer, à longueur de journées et de nuits. Dieu le mettait au pied du mur. Plus

reux. Outre les réponses aux questions directes sur ses pratiques religieuses, il lui faut dire si elle s'est plainte de son temps :

— De mon sort, seulement.

— Avez-vous reçu des Jésuites, séminaristes ou prêtres ?

— Je n'en ai point reçu.

— Avez-vous assisté à la messe et reçu l'absolution ?

Elle répond que non, car, sa profession faite, elle n'a pu sans doute pratiquer, dans le voisinage de Philip. Cependant on la maintient chez Shirley, gardée à vue, et c'est là que la petite Elizabeth, fille de Philip, verra le jour.

Car Philip Howard, encore attaché à la Cour et soucieux de reconquérir la confiance perdue, donne à sa fille le nom de la Reine et demande pour elle le baptême protestant. L'heure de l'héroïsme n'est pas encore venue pour lui.

s'avançant à pas comptés à travers la longue salle. Elles s'arrêtent court en le voyant. Il est encore plus étonné. Mais elles lui sourient avec tant d'affection qu'il ne peut se fâcher à l'idée d'un secret entre elles deux.

Ann a quitté Margaret. Discrète comme toujours avec le mari qu'elle apprivoise ainsi qu'on attire un oiseau, par son immobilité même, elle s'assied en silence, penchée sur la broderie merveilleuse dont Marie Stuart lui fit cadeau lorsqu'elle était enfant et qu'elle veut réparer de ses mains.

Philip l'examine. Il suit le geste, un peu tremblant sous son regard, des doigts déliés. Ses yeux remontent le long du buste très droit dans le corselet qui s'évase, longent comme un chemin le cou mince émergeant du col Médicis, s'arrêtent un instant aux lèvres sérieuses, au petit nez d'un dessin presque trop net, aux paupières baissées par un effort de volonté sur les prunelles... Étrange femme, cette Ann sans éclat qui retient l'attention dès qu'on prend la peine de la regarder... Énigmatique, ma foi, sous son humilité apparente, tout autant que la Reine Elizabeth, dans son orgueil et ses manières félines.

Les yeux de Philip se sont arrêtés à la petite ride verticale du front : ride si délicate qu'en un autre point du visage on la qualifierait de fossette.

— Quelle pensée, quelle volonté se logent dans ce pli ?... Serait-ce là le siège du mystère qui, tout à l'heure, faisait chuchoter Ann et Margaret ?

Accoudé face à Lady Ann, Philip cherche le secret de sa femme, comme John Dee, l'astrologue de la Reine, cherche des révélations dans le cristal. La comtesse sent battre son cœur, jusqu'à craindre que son mari ne le voie soulever son corsage. Sa vue se trouble sous la montée des vertiges qui souvent jettent en faiblesse la pauvre. À quoi songe Philip en la regardant de la sorte ? Va-t-il lui poser des questions touchant les convictions

qu'elle n'ose lui avouer ? S'il l'interroge, elle devra répondre la vérité. Il entrera en courroux et la chassera, comme jadis...

Mais Philip s'est redressé. Très sombre, il sort de la salle aux solives blasonnées.

Dans la ride mignonne qui marque le front de Lady Ann, le comte d'Arundel a retrouvé l'obsession qu'il fuyait. Du petit creux marquant le front sur lequel il a appris depuis peu à poser ses lèvres, a jailli pour lui la terrible interrogation jetée en controverse par le supplicé de la Tour.

Ann, qui souhaitait, dans sa frayeur, voir Philip s'éloigner, est maintenant toute triste de l'avoir vu partir. Qui sait ce que tout à l'heure il méditait en la contemplant : une dure sentence ou un baiser ?

Philip a déjà rejeté l'exaspérante suggestion. Il s'apprête à reprendre sa vie de courtisan et s'oblige à chercher quels présents il offrira cette année à la Reine, malgré ses dettes qui deviennent lourdes, pour éclipser les cadeaux des Français. Mais deux curiosités sont maintenant en lui, qui bientôt n'en feront qu'une : déchiffrer le mystère de la petite ride, pénétrer le sens profond de la doctrine catholique.

les a fait proscrire en 1575, et dans le Nord de la France, en ont appelé au catholique Roi d'Espagne. Soupçonneuse, elle grossit l'importance et le nombre de ces tentatives. En fait, l'ensemble des émigrés reste soumis à la Reine, en dehors de toute question religieuse : mais Elizabeth ne peut croire qu'on soit à la fois bon catholique et bon sujet, fidèle à la Reine et au pape.

Burleigh envoie des émissaires dans la région de Douai, où les Jésuites ont fondé en 1568 un collège modèle pour fournir un nouveau clergé à l'Angleterre. Les espions gagnent la confiance des réfugiés et, s'ils les trouvent trop ardents au prosélytisme, les persuadent de rentrer en Angleterre, cela pour les livrer à l'arrivée, ou bien les enlèvent par surprise, comme le malheureux John Story, père de quatre enfants, visitant un navire anglais à Berg-op-Zoom ; John Story, transporté en Angleterre et exécuté à Tyburn de la mort réservée aux traîtres, malgré l'intervention du duc d'Albe.

Pendant que Philip hésite, la Reine se décide à le dégager de l'emprise catholique en le séparant de sa femme.

Épiée dans ses rapports avec Margaret Sackville, Ann a été dénoncée par des serviteurs. Comme la foudre, tombe un jour au Palais des Howard l'ordre, pour la comtesse, de partir en exil. Elle séjournera dans un domaine de Sir Shirley, la maison de Wiston, en Sussex.

Incertain mais désolé, Philip voit s'éloigner sa femme qui va mettre leur enfant au monde. Il ne peut protester : on ne proteste pas contre les ordres de la Reine. Il doit même faire bon visage et fréquenter la Cour afin d'anéantir les suspicions qui pèsent sur Ann et sur lui. La jeune femme, elle aussi, s'est soumise, mais non sans affirmer que, fidèle à la couronne, elle subit un sort injuste.

Arrivée à Wiston, Ann doit répondre à un long interrogatoire formulé par Sir Thomas Shirley, son geôlier correct mais rigou-

troisième aveu qu'elle rêvait de faire avec un confiant abandon :
— Quiconque m'a dénoncée, celui-là a dit vrai. Je suis sincèrement et profondément catholique.

Sous le regard de Philip, ses yeux se sont baissés. Elle attend sa sentence. Un moment s'écoule : alors, elle ose lever les paupières. Son mari l'observe en silence. Aucune colère sur son visage, mais une accentuation de l'expression pensive qui parfois y transpire.

Ann n'a pas encore deviné ce qu'est cette pensée, que Philip est sorti de la pièce sans mot dire. Elle ne sait rien, sinon qu'il n'est pas courroucé. Un soulagement indicible l'envahit, qui la dégage à la fois de sa récente terreur et de sa longue contrainte, et elle se retrouve prosternée sur son agenouillement, prononçant une action de grâce, dans tout l'élan de son être.

Le cercle se resserre autour de Philip. Son oncle... sa sœur... sa femme... Et, en lui-même, cet appel qui se répète en sourdine. À la Cour même, le comte de Leicester, si puissant auprès de la Reine, a dissimulé à peine sa sympathie personnelle pour le Père Campion lors du martyre du Jésuite. Plus ou moins consciemment, la vieille Angleterre catholique se débat contre l'emprise de la Réforme.

Elizabeth elle-même conserve certaines coutumes catholiques et brûle des cierges dans sa chapelle particulière. On la voit se fâcher lorsque ses prêtres se marient. Elle n'en est pas moins implacable envers les papistes, envers ceux surtout qui, réfugiés un temps sur le continent, tentent de revenir en Angleterre.

Sans doute cette persécution n'est point pure manifestation de haine religieuse : avec d'absurdes exagérations et un fond de vérité, la Reine et Burleigh redoutent toujours la conspiration et la complicité étrangère chez ces catholiques. Elizabeth n'ignore pas que ceux-ci, en un temps, ont mis leurs espoirs en Marie Stuart ; elle sait que certains émigrés, réfugiés dans les Pays-Bas, d'où elle

CHAPITRE VII

ENTRE LA RÉFORME ET L'ÉGLISE

Les résidences royales sont en fête, et les palais des courtisans, en cette fin d'année 1581.

François, duc d'Anjou, est revenu à la Cour, toujours épris de la Reine et, semble-t-il, plus aimé que jamais. Une folie de luxe danse sous les voûtes de Whitehall, où glissaient jadis les robes des Dominicains d'Holborn, avant que le domaine appartînt aux archevêques d'York, plus tard spoliés par Henri VIII.

De prodigieux spectacles se montent dans le grand hall. Cent ouvriers travaillent aux décors peints à la détrempe, aux arbres et aux remparts machinés d'immense dimension. Les tailleurs, s'acharnant à la confection des costumes de théâtre, cousent le velours et le damas, façonnent le baudequin et le drap d'or. Dans les ateliers ruissellent les dentelles d'or et d'argent, les franges et les passementeries de métal précieux.

En même temps que les ouvriers manuels clouent, échafaudent ou confectionnent, les ouvriers intellectuels s'attachent à mettre au point le texte de pièces à la mode qu'il faut ajuster au goût de la Cour, et les beaux esprits s'entraînent à plaire à cette souveraine qui parle six langues étrangères aussi bien que la sienne, connaît l'histoire, la philosophie et les sciences exactes, apprécie la musique et la poésie.

Les courtisans vendent à qui mieux mieux terres et maisons pour se parer comme l'exigent de telles fêtes. Les *kerns* irlandais, dont la misère est proverbiale, trouvent moyen, Dieu sait par quels engagements auprès de leurs usuriers, de porter des chemises de sarcenet et des tuniques de drap d'or à franges de soie. Les dames nobles font une orgie de fards et de perruques et les coiffeurs, pour assurer leurs édifices de cheveux frisés et teints, font voler les

chevelures d'enfants que les malandrins attirent à cet effet dans les cours désertes de Londres.

Les dentelles dégagent des parfums, à la fois subtils et violents. Aux ceintures pendent des miroirs. Les perles courent dans les cheveux et d'énormes chaînes d'or sur les poitrines.

Seul, Lord Burleigh conserve son costume sombre, presque clérical, coiffe sa cape de forme haute, monte sa mule pour des promenades solitaires, travaille au bien de l'État et, pour se distraire des questions diplomatiques, lit le grec comme on boit de l'eau.

Le comte d'Arundel, comme les autres courtisans, et plus peut-être que les autres afin de conserver un crédit qu'il sent légèrement vaciller, jette l'or à pleines mains pour complaire à la Reine : mais c'est avec moins d'insouciance que jadis. Chaque dépense non seulement augmente ses dettes, ce dont il se soucie peu, mais encore écorne le patrimoine de sa femme : et depuis qu'Ann est rentrée sous son toit, il comprend mieux ses responsabilités.

Le rapprochement entre les époux est accentué de jour en jour, jusqu'à donner à Lady Ann des espoirs de maternité. De joie, la femme en elle se révèle comme jamais auparavant et Philip découvre à sa compagne des charmes dont il ne soupçonnait pas l'existence. Entre l'exquise intimité, sensible surtout lorsque le mari et la femme séjournent au château d'Arundel sur la rivière Arun, et le vertige de la Cour, Howard a l'impression d'un pénible déséquilibre. Par ailleurs, les échos de la chasse aux papistes, si bruyants que soient les orchestres de la Cour, se font encore entendre, éveillant chez le jeune lord ce qu'il voudrait en lui-même laisser dormir : cette damnée curiosité qui le prit certain jour, en entendant un supplicié parler du dogme...

Les préparatifs des fêtes s'accumulent. Il y aura des danses, car la Reine danse encore à ravir. Il y aura des chasses, car Elizabeth

— Philip, mon seigneur et mon mari, je vous ai toujours aimé...

Le second aveu, elle l'a fait avec plus d'audace et le visage brillant de bonheur :

— Mon cher Lord, vous allez être père.

Mais si le mari est maintenant bien proche d'elle, le protestant lui demeure étranger : à la troisième confidence, il opposerait certainement une réaction violente. Ann se taira donc. Comment s'exposerait-elle à perdre Philip, maintenant qu'ils attendent un enfant ?

Mais la destinée se joue des prudences d'une frêle comtesse. Ann priaait un jour sur son agenouilloir tapissé d'étoffe, lorsque Philip pénétra dans la pièce lui servant d'oratoire. Relevée d'un bond, elle lui souriait déjà, mais la grave expression de son mari lui figea le visage.

— Lady Ann, quoique femme, vous ne savez pas mentir. J'ai une question à vous poser.

Ann a compris sans qu'il précise. Les couleurs ont fondu, qui d'habitude colorent faiblement ses joues. Elle a été dénoncée, Arundel sait tout.

— Lady Ann, est-il vrai que vous professiez la religion catholique ?

La comtesse d'Arundel tremble des pieds à la tête, terrifiée par le calme de son mari plus qu'elle ne le serait par sa colère. Quelle affreuse résolution, prise dès maintenant contre elle, cachent ce regard sans expression et cette attitude sans gestes ?

— Ann, répondez.

Ann se raidit. Professer la religion, ce n'est point la garder en son cœur ni même la pratiquer en cachette. L'heure est venue de tenir le serment qu'au château d'Arundel elle a contracté. Droite, un peu provocante dans son humilité, comme chaque fois qu'une ferme résolution la fait agir, elle prononce dans l'angoisse le

Débout dans une des larges baies donnant sur la campagne, elle articula sa promesse ; la plaine qui s'étend vers la mer et les arbres qui descendent en terrasses rapides au pied du château furent ses témoins – tout comme les saints Anges qui soutenaient son cœur dans sa résolution.

Un tel serment était grave de conséquences sous le règne de celle que son esprit vindicatif fit surnommer « La Hyène ». Ann, cependant, s'était hâtée de poursuivre son dessein. Elle en parla à Richard Baily, catholique appartenant à la maison de son mari, et ce confident, tout heureux de pouvoir servir ainsi sa religion, lui amena en cachette au château d'Arundel un prêtre âgé qui avait reçu le sacerdoce au temps de la Reine Mary. Les murs, témoins du grand passé des Fitzalan, eurent une nuit l'étonnement de sentir glisser contre leurs pierres épaisses une noble comtesse d'Arundel que n'accompagnaient ni page ni suivante : Ann gagnait, par des corridors secrets et d'inquiétants chemins, le logement écarté où un prêtre catholique allait recevoir sa confession.

Cette expédition, si fort enveloppée de mystère, provoquera cependant par la suite des dénonciations. Richard Baily, soupçonné d'être un prêtre déguisé, pourra prouver qu'il n'en est rien, mais, ne voulant pas prêter le serment de Suprématie, devra s'enfuir dans les Flandres. Ann subira de nombreux questionnaires.

La comtesse, on s'en doute, a suivi avec émotion les étapes de la conversion de Margaret. Si Philip pouvait la comprendre, avec quel élan elle lui crierait :

— Moi aussi, je suis catholique !

Ce serait la troisième et la plus sublime confidence qu'elle ferait à l'époux reconquis. La première, que nul n'entendit, fut sans doute murmurée le soir où il la prit dans ses bras, quelque temps après son retour, en la nommant sa femme :

est bonne tireuse. Il y aura des chevauchées, car nul comme la Reine ne tient la selle.

Les réceptions du premier janvier s'ouvrent par la présentation des cadeaux, comme de coutume. Arundel, cette fois encore, a magnifiquement fait les choses en offrant à sa souveraine des bracelets d'or composés de huit pièces, porteuses chacune d'une améthyste, et de huit autres pièces, enrichies d'une perle chacune. La Reine reçoit gracieusement ses présents qui, sur les listes tenues à jour, sont portés en seconde place : aussitôt après ceux de Leicester.

L'après-midi de ce Premier de l'An est une épreuve assez cruelle pour le beau courtisan qu'est encore Philip. Le tournoi a bien mis en valeur la prestance des familiers de la Cour, mais l'apothéose revient au duc d'Anjou.

Un char splendidement orné parcourt la lice. Il est traîné par deux figures allégoriques, l'Amour et le Destin. Sur son plateau s'échafaude un rocher auquel François est attaché par des chaînes pesantes. Arrêté devant l'estrade où trône Elizabeth, le Destin, en termes poétiques, débite des couplets à la Reine. L'assemblée se pâme. Elizabeth, charmée, se lève pour embrasser le duc.

Ann, ce soir-là, dut trouver son époux singulièrement maussade. Le vieux démon n'était pas mort en lui et toute la vanité du jeune lord, couramment choyé par la Reine, se rebiffait devant le succès du prétendant venu de France.

Le beau comte aurait pu dormir sur ses deux oreilles – mais sans doute lui fallait-il quelques blessures d'amour-propre pour l'encourager au détachement qui se préparait en lui.

François, duc d'Anjou, sera rappelé par les Flamands et poussé au départ par la Reine elle-même. Celle-ci, amie de la mise en scène, prendra le deuil pour les adieux, l'accompagnera jusqu'à Cantorbéry et le quittera dans les larmes, lui donnant pour escorte

jusqu'à Bruxelles le comte de Leicester et d'autres nobles. Elle jurera de l'épouser, appelant sur sa tête la vengeance de Dieu si elle devait manquer à sa promesse. Désespoir et serment de Tudor : lorsque François, ayant échoué aux Pays-Bas, demandera du secours, elle lui répondra par une pirouette.

Elizabeth, de sa propre formule, est *mariée à son peuple*. Aucun prétendant ne prendra place à ses côtés sur le trône d'Angleterre.

Une découverte va d'ailleurs arracher Philip aux préoccupations de la jalousie. Margaret Sackville, sa sœur chérie, s'est faite catholique ! Acte de foi, acte de courage. Howard en est profondément impressionné. Il semble que chaque changement dans sa vie de famille fasse reculer dans des brumes qui s'épaississent l'éclat de la Cour et l'attrait de la Reine.

Elizabeth, de son œil d'aigle, a surpris chez son favori des distractions lorsqu'il est auprès d'elle. La Reine n'ignore pas que le ménage d'Arundel est réconcilié et une haine couve en elle contre l'épouse de vingt-deux ans, dont le frêle bonheur date de quelques mois. Elle éprouve le comte par des invitations, auxquelles parfois il se dérobe et parfois se rend avec entrain, car il tourne à deux vents contraires qui, tour à tour, dirigent sa barque.

D'un côté, le prestige, la gloire, le crédit, des marques d'amour de la Reine. D'un autre côté, la tendresse compréhensive de Lady Ann, l'exemple de Margaret, l'appel d'une conscience que ne satisfont ni la vie de la Cour, ni l'assistance aux offices anglicans... Sur cette seconde pente, les risques de disgrâce, de déchéance et de persécution.

Philip n'est pas un lâche, mais il faut comprendre le pouvoir qu'exerce sur tout Anglais, et plus fortement encore sur les nobles, la couronne d'Angleterre. C'est perdre tout que perdre la faveur du souverain et les affronts de Cour sont de ceux dont se laisse mourir un homme.

Le comte d'Arundel ne se doute pas que, dans son ombre même, une prière monte incessamment qui pèse sans qu'il s'en doute vers la direction qu'il hésite à prendre. Ann est passée résolument d'un état de conviction intime à une pleine adhésion à la religion catholique.

Pendant l'un de ses passages au château d'Arundel, elle méditait un jour, suivant une allée à petits pas et se demandait comment l'idée de Dieu et de la vie future n'arrachait pas Philip aux vains plaisirs... Pour sortir de son obsession, à la manière des âmes vaillantes qui ne cherchent point à refouler le souci, mais à le tirer au clair, elle s'en fut à la bibliothèque chercher un ouvrage sur la foi. Les rayons étaient admirablement garnis, les Arundel et les Fitzalan ayant le goût des lettres : parmi les livres, il s'en trouvait de religieux, les uns déjà vieilliss mais toujours d'actualité par leur doctrine, les autres composés pour répondre aux erreurs du temps et maintenir les croyances romaines.

Ann ouvrit une brochure assez récemment composée sur le danger du schisme. Chaque phrase, écrite par l'auteur avec le déchirement de voir dévier la foi, repoussait en elle les obscurités, comme la lune montante chasse les brumes du crépuscule.

Dans le silence de la grande pièce, elle sentait passer sur elle le froid des calamités déclenchées par la séparation d'avec Rome et grelottait dans son impuissance et sa solitude.

Tant d'âmes perdues par le schisme... Tant de haines et de crimes déchaînés... L'Angleterre entière drainée par l'hérésie, rejetant les vieilles croyances importées par les saints et renonçant pour ses fils à l'aide puissante des sacrements...

Le livre terminé, Ann joignit les mains. Face au Dieu dont le ministre était le pape de Rome, elle fit un acte de bon propos. — Moi, Ann, comtesse d'Arundel, je m'engage en ce jour à devenir membre de l'Église Catholique qui seule a la parole de Dieu.